

■ Réflexion argumentée

(40 % de la note)

Ensuite le candidat répondra en 120 à 150 mots maximum à la question suivante :

Sujet : Faut-il condamner l'appât du gain ?

Le candidat justifiera sa réponse, personnelle, avec un ou deux arguments essentiels qu'il peut éventuellement illustrer.

TEXTE N° 1

En effet un tel signalement est indispensable pour nous entendre clairement sur l'objet de notre étude. C'est pourquoi nous allons nous référer à un document de cet « esprit », dans sa pureté presque classique, qui contient ce que nous cherchons ici. Il offre en même temps l'avantage d'être dépourvu de toute relation directe avec la religion, donc, en ce qui concerne notre thème, dépourvu d'idées préconçues :

« Souviens-toi que le *temps*, c'est de *l'argent*. Celui qui, pouvant gagner dix shillings par jour en travaillant, se promène ou reste dans sa chambre à paresser la moitié du temps, bien que ses plaisirs, que sa paresse, ne lui coûtent que six pence, celui-là ne doit pas se borner à compter cette seule dépense. Il a dépensé en outre, jeté plutôt, cinq autres shillings.

Souviens-toi que le *crédit*, c'est de *l'argent*. Si quelqu'un laisse son argent entre mes mains alors qu'il lui est dû, il me fait présent de l'intérêt ou encore de tout ce que je puis faire de son argent pendant ce temps. Ce qui peut s'élever à un montant considérable si je jouis de beaucoup de crédit et que j'en fasse bon usage.

Souviens-toi que l'argent est, par nature, *générateur et prolifique*. L'argent engendre l'argent, ses rejets peuvent en engendrer davantage, et ainsi de suite.

Cinq shillings qui travaillent en font six, puis se transforment en sept shillings trois pence, etc., jusqu'à devenir cent livres sterling. Plus il y a de shillings, plus grand est le produit chaque fois, si bien que le profit croît de plus en plus vite. Celui qui tue une truie, en anéantit la descendance jusqu'à la millième génération. Celui qui assassine [sic] une pièce de cinq shillings, détruit tout ce qu'elle aurait pu produire : des monceaux de livres sterling.

Souviens-toi du dicton : *le bon payeur est le maître de la bourse d'autrui*. Celui qui est connu pour payer ponctuellement et exactement à la date promise, peut à tout moment et en toutes circonstances se procurer l'argent que ses amis ont épargné. Ce qui est parfois d'une grande utilité. Après l'assiduité au travail et la frugalité, rien ne contribue autant à la progression d'un jeune homme dans le monde que la ponctualité et l'équité dans ses affaires. Par conséquent, il ne faut pas conserver de l'argent emprunté une heure de plus que le temps convenu ; à la moindre déception, la bourse de ton ami te sera fermée pour toujours.

Il faut prendre garde que les actions les plus insignifiantes peuvent influencer sur le crédit d'une personne. Le bruit de ton marteau à 5 heures du matin ou à 8 heures du soir, s'il parvient à ses oreilles, rendra ton créancier accommodant six mois de plus ; mais s'il te voit jouer au billard, ou bien s'il entend ta voix dans une taverne, alors que tu devrais être au travail, cela l'incitera à te réclamer son argent dès le lendemain ; il l'exigera d'un coup, avant même que tu l'aies à ta disposition pour le lui rendre.

Cela prouvera, en outre, que tu te souviens de tes dettes ; tu apparaîtras comme un homme scrupuleux et honnête, ce qui augmentera encore ton crédit.

Garde-toi de penser que tout ce que tu possèdes t'appartient et de vivre selon cette pensée. C'est une erreur où tombent beaucoup de gens qui ont du crédit.

Pour t'en préserver tiens un compte exact de tes dépenses et de tes revenus. Si tu te donnes la peine de tout noter en détail, cela aura un bon résultat : tu découvriras combien des dépenses merveilleusement petites et insignifiantes s'enflent jusqu'à faire de grosses sommes, tu t'apercevras alors de ce qui aurait pu être épargné, de ce qui pourra l'être sans grand inconvénient à l'avenir »

[...].

Pour six livres sterling par an, tu pourras avoir l'usage de cent livres, pourvu que tu sois un homme dont la sagesse et l'honnêteté sont connues.

Celui qui dépense inutilement chaque jour une pièce de quatre pence, dépense inutilement plus de six livres sterling par an, soit le prix auquel revient l'utilisation de cent livres.

Celui qui gaspille inutilement chaque jour la valeur de quatre pence de son temps, gaspille jour après jour le privilège d'utiliser cent livres sterling.

Celui qui perd inutilement pour cinq shillings de son temps, perd cinq shillings ; il pourrait tout aussi bien jeter cinq shillings dans la mer.

Celui qui perd cinq shillings, perd non seulement cette somme là, mais aussi tout ce qu'il aurait pu gagner en l'utilisant dans les affaires, ce qui constituera une somme d'argent considérable, au fur et à mesure que l'homme jeune prendra de l'âge. »

C'est Benjamin Franklin¹ qui nous fait ce sermon — avec les paroles mêmes que Ferdinand Kümberger dans son « image de la civilisation américaine », débordante d'esprit et de fiel, raille en tant que profession de foi supposée du Yankee. Qui doutera que c'est l'« esprit du capitalisme » qui parle ici de façon si caractéristique, mais qui osera prétendre que tout ce qu'on peut comprendre sous ce concept y soit contenu ? Arrêtons-nous encore un instant sur ce texte dont Kümberger résume ainsi la philosophie : « Ils font du suif avec le bétail, de l'argent avec les hommes. » Le propre de cette philosophie de l'avarice semble être l'idéal de l'homme d'honneur dont le crédit est reconnu et, par-dessus tout, l'idée que le devoir de chacun est d'augmenter son capital, ceci étant supposé une fin en soi. En fait, ce n'est pas simplement une manière de faire son chemin dans le monde qui est ainsi prêchée, mais une éthique particulière. En violer les règles est non seulement insensé, mais doit être traité comme une sorte d'oubli du devoir. Là réside l'essence de la chose. Ce qui est enseigné ici, ce n'est pas simplement le « sens des affaires » — de semblables préceptes sont fort répandus — c'est un éthos. Voilà le point qui précisément nous intéresse.

Max WEBER **L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme** (1947)
traduction Jacques CHAVY (révisée par Louis DUMONT et Éric de DAMPIERRE)
Éditions Plon

¹ La dernière citation est extraite de *Necessary Hints to Those that Would Be Rich* (écrit en 1736) [Œuvres, éd. Sparks, II, p. 80], le reste provient de *Advice to a Young Tradesman* (écrit en 1748), [éd. Sparks, 11, pp. 87 et suiv.] Les italiques figurent dans le texte de Franklin.

TEXTE N° 2

L'ensemble de ces points ramène au motif fondamental quant à la position de l'argent : il est le moyen absolu qui, pour cette raison même, s'élève à la signification psychologique d'une fin absolue. En une formulation qui n'est certes pas tout à fait logique, on a pu dire que le seul absolu était la relativité des choses : l'argent, assurément, en est le plus fort symbole, et le plus direct. Car il est la relativité des valeurs économiques faite substance, il est le sens de chacune d'elles, comme moyen d'en acquérir une autre — mais il est véritablement ce sens comme simple moyen, détaché de son support concret, singulier. Et c'est précisément par là qu'il peut psychologiquement devenir une valeur absolue, n'ayant pas à craindre la dissolution dans le relatif à cause de quoi tant de valeurs, d'emblée substantielles, n'ont pu maintenir leur prétention à l'absolu. Dans la mesure où l'absolu de l'existence (je ne parle pas ici du sens idéal des choses), se dissout en mouvements, rapports, évolutions, ces derniers prennent la place du premier, pour nos besoins de valeur également. Le domaine de l'économie a fourni un parfait exemple de ce type historique, dans la valeur absolue de l'argent sur le plan psychologique : ici, comme on peut le remarquer en présence de certains malentendus populaires, l'égalité formelle de cette évolution dans tous les domaines n'implique pas nécessairement une évolution également heureuse.

Quand, pour un individu, le caractère de finalité de l'argent outrepassé ce degré d'intensité où il devient l'expression adéquate de la civilisation économique de son milieu, alors apparaissent les phénomènes de cupidité et d'avarice. Je souligne expressément que ces notions dépendent des conditions économiques respectives, parce que la même quantité absolue de passion, investie pour acquérir et retenir l'argent, peut être tout à fait normale, adéquate, ou appartenir à ces catégories hypertrophiques, selon que l'argent a telle ou telle signification. En général, la limite où commence la cupidité proprement dite se placera très haut dans une économie monétaire très développée, vivante, mais relativement bas dans des phases plus primitives, tandis que c'est l'inverse pour l'avarice. Quiconque, dans des conditions étroites et peu exposées aux mouvements de l'économie monétaire, passe pour économe et rationnel dans ses dépenses, paraîtra déjà avare dans les conditions larges des transactions rapides, des gains et des dépenses faciles. On voit déjà ici — et ce sera de plus en plus évident par la suite — que la cupidité et l'avarice ne sont nullement des phénomènes convergents, même s'ils ont en commun la même base, l'argent comme finalité absolue. Toutes deux représentent simplement, comme tous les phénomènes qui ressortissent à l'argent, des degrés particuliers de tendances, dont les stades inférieurs ou supérieurs apparaissent aussi avec d'autres contenus. Toutes deux aussi se manifestent en présence d'objets concrets, sans rapport avec leur valeur monétaire, dans cette manie de collectionner, très remarquable sur le plan psychologique, que l'on rencontre chez des personnalités communément comparées aux hamsters : elles engrangent de précieuses collections de toutes sortes, sans tirer jouissance des objets eux-mêmes et souvent même sans continuer à s'y intéresser. Le réflexe subjectif de l'avoir, qui d'habitude pousse à acquérir et à posséder, n'est pas ce qui porte ici la valeur, mais le simple fait, strictement objectif et sans autre conséquence personnelle, que ces choses sont justement en leur possession : voilà ce qui en fait le prix pour ces personnalités-là. Ce phénomène, très courant sous une forme limitée, atténuée, est généralement qualifié tout uniment d'égoïsme : avec les formes habituelles de ce dernier il partage le côté négatif, l'exclusion de tous les autres de sa possession à soi, cependant il diffère de celles-ci par une nuance que l'on va décrire en prenant le détour suivant.

Il faut toujours rappeler que l'opposition entre égoïsme et altruïsme ne suffit pas à englober toutes les motivations de nos actions. Il existe également pour nous, effectivement, un intérêt objectif à ce que certains événements ou certaines choses se réalisent ou non, et ceci indépendamment des conséquences possibles pour quiconque. Il est important pour nous que règnent dans le monde une harmonie, un ordre idéal, une signifiante — sans qu'ils aient besoin de se conformer aux schémas courants de l'éthique ou de l'esthétique — et nous nous sentons appelés à y collaborer, sans pourtant demander si cela doit apporter plaisir ou avantage à quelque personnalité, à toi ou à moi.

Georg SIMMEL **Philosophie de l'argent** (1900) traduction Sabine CORNILLE et
Philippe IVERNEL Éditions PUF

TEXTE N° 3

C'est en direction des améliorations qu'il est possible d'apporter à la technique du capitalisme moderne au moyen de l'action collective, que toutes ces réflexions se sont portées. Il n'y a rien en elles qui soit sérieusement incompatible avec ce qui me semble être la caractéristique essentielle du capitalisme, je veux dire l'utilisation d'un appel intense aux instincts de lucre de l'individu comme principale force faisant fonctionner la machine économique. Et il ne convient pas non plus que, si près de ma conclusion, je m'égarer vers d'autres sujets. Cependant je ferais bien peut-être de vous rappeler, pour finir, que les combats les plus violents et les plus profondes dissensions de l'opinion tourneront probablement dans les prochaines années non point autour de questions techniques qui appellent de part et d'autre des arguments surtout économiques, mais autour des questions que, faute de meilleurs mots, nous pouvons appeler psychologiques ou même morales.

L'Europe, ou à tout le moins certaines parties de l'Europe, connaissent une réaction latente et assez répandue contre l'habitude de faire reposer aussi largement tout le système social sur la stimulation, l'encouragement et la protection des mobiles pécuniaires chez les individus. Les États-Unis, cependant, ne connaissent pas cette réaction hostile, me semble-t-il. Si nous préférons organiser notre vie de manière à faire jouer aussi peu que possible les mobiles pécuniaires au lieu de leur donner l'influence maximale, il n'est pas nécessaire que nous nous en tenions à des considérations a priori pour justifier notre choix ; nous pouvons nous appuyer sur la comparaison d'expériences différentes. Des personnes différentes, selon la profession qu'elles ont choisie, trouvent que le goût du lucre joue un grand rôle ou un rôle effacé dans leur existence quotidienne, et des historiens peuvent nous parler d'autres stades de l'organisation sociale au cours desquels ce goût a joué un rôle beaucoup plus faible que de nos jours. La plupart des religions et la plupart des philosophies désapprouvent, pour ne pas dire plus, un mode de vie qu'influencent de manière prédominante les considérations de profit pécuniaire personnel. D'un autre côté, la plupart des hommes rejettent aujourd'hui l'idéal ascétique et ne doutent pas des avantages définitifs de la richesse. En outre, il leur semble évident qu'il est impossible de se passer du mobile pécuniaire et que celui-ci, hors certains abus reconnus, fait son office correctement. En fin de compte, la moyenne

des hommes détourne son attention du problème et ne sait pas clairement ce que sont ses opinions et ses sentiments sur toute cette maudite affaire.

La confusion des idées et des sentiments aboutit à la confusion dans l'expression. De nombreuses personnes qui sont, en fait, opposées au capitalisme comme mode de vie, argumentent comme si elles lui reprochaient son incapacité à réaliser ses propres ambitions. À l'inverse, des zélés du capitalisme sont souvent conservateurs de manière déplacée et repoussent des moyens de réformer sa technique qui auraient pour effet réel de le renforcer et de le perpétuer, tant ils craignent que ces réformes soient les premiers pas qui nous éloigneraient du capitalisme lui-même. Toutefois il se peut que le moment vienne où nous y verrons plus clair qu'aujourd'hui et saurons distinguer si c'est du capitalisme comme technique efficace ou inefficace, ou si c'est du capitalisme comme régime souhaitable ou condamnable en soi que nous parlons. Pour ma part, j'estime que le capitalisme, à condition d'être sagement conduit, est probablement capable d'être rendu plus efficace dans la poursuite d'objectifs économiques que tout autre système actuellement en vue, mais qu'il est en soi extrêmement condamnable à bien des égards. Notre problème consiste donc à élaborer une forme d'organisation sociale qui soit aussi efficace que possible sans être un outrage à ce que nous concevons comme un mode de vie satisfaisant.

John Maynard KEYNES **Essais sur la monnaie et l'économie** (1926) traduction Michel PANOFF Éditions Petite Bibliothèque Payot